Zeitschrift: La musique en Suisse : organe de la Suisse française
Band: 3 (1903-1904)
Heft: 47

Artikel: Hector Berlioz, à Genève, en 1865 [suite]
Autor: Kling, Henri
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1029771

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Op. 17. *Totenvolk* (les revenants de Tyndal), ballade pour chœur d'hommes (S.V. Widmann).
» 18. *Schlafwandel* (marche dans le désert) pour chœur d'hommes (Gottfried Keller).
» 19. Cinq chants pour une voix seule avec accompagnement de piano: nº 1. *Nuit*, nº 2. *Est-ce bien l'esprit de l'amour?* nº 3. *Wie sie recht die müde Welt*, nº 4. *Que m'importe le rossignol?* nº 5. *Moment de silence.*
» 20. *Hymne à la musique*, pour chœur d'hommes (Léonard Steiner).
» 21. Deux chants pour chœur d'hommes: nº 1. *Trotz* (C. Weitbrecht), nº 2. *Le Daxelhofen* (C.F. Meyer).
» 22. Consécration du Chant (Weihe des Liedes) pour chœur d'hommes (F. Rohrer).
» 23. *Nuit d'orage*, pour chœur d'hommes (Ed. Zürcher).
» 24. *La trompette de Gravelotte*, pour chœur d'hommes (Freiligrath).
» 25. *Ouverture de fête*, à grand orchestre.
» 26. Quatre chants pour une voix seule, avec accompagnement de piano: nº 1. *En passant*, nº 2. *Sérénade*, nº 3. *Bel endroit* (Schönerort), nº 4. *De ton cœur fidèle.*
» 27. *La fée des fleurs*, ballade pour chœur d'hommes (Spitteler).
» 28. *L'empereur Charles dans la nuit de la St-Jean*, pour chœur d'hommes.
» 29. Quatre chants pour chœur d'hommes:
nº 1. *L'écolier itinérant*, nº 2. *Nocturne*, nº 3. *Un chant du soir*, nº 4. *Le petit.*
» 30. *Walpurga*, ballade pour chœur d'hommes.
» 31. Trois chants pour chœur de femmes avec accompagnement de piano: nº 1. *Chant de Pentecôte*, nº 2. *Chant du matin*, nº 3. *Le soir.*
» 32. *La Reine Berthe*, pour chœur d'hommes (Fr. Rohrer).
» 33. *Le conte du Mumelsee*, pour chœur d'hommes.
Op. 34. *Le réveil d'Ahasvérus* (Adolphe Frey) pour solo, chœur et orchestre.

Ce dernier ouvrage a été achevé récemment et sera exécuté pour la première fois, en cette saison, à Bâle, ainsi qu'à Zurich, en décembre 1904. Les œuvres d'Hégar, publiées sans numéros d'ordre, sont ses exercices de chants et chants pour l'enseignement dans les écoles supérieures (3 parties). *Tous pour un! Un pour tous!* Chœur d'hommes pour le tir fédéral de Bâle. Enfin, plusieurs recueils de chants divers.

V. Andreæ.

Hector Berlioz, à Genève, en 1865.

Conférence publique, donnée à l'Aula de l'Université de Genève, le 9 novembre 1900, par H. Kling, Professeur au Conservatoire.

(Suite.)

Berlioz, on peut l'imaginer, n'avait pas manqué d'assister à la fête; avec beaucoup de rouerie, il vanta lui-même et le piquant de cette parodie et la verve de l'acteur qui, sans jamais tomber dans la grosse farce, avait su rendre à merveille l'anxiété, les transports, les rages, les mouvements brusques du compositeur, assistant à la première répétition de son œuvre chérie. En vérité, jamais, disait-il il, n'avait ri d'aussi bon cœur.

Tout en se défendant du bec et de l'ongle dans les journaux, l'auteur de la *Symphonie fantastique* prouvait son talent de la même façon que le philosophe grec prouvait le mouvement en se mettant à marcher; il travaillait jour et nuit, il couvrait de notes des liasses énormes de papier à musique. Berlioz, ses embarras pécuniaires mis à part, n'avait pas à se plaindre des dernières années écoulées: la symphonie de *Harold* en *Italie*, son superbe et grandiose *Requiem* et d'autres œuvres, l'avaient singulièrement grandi. Comme critique musical des *Débats*, il se faisait craindre de tout le monde musical;

ses compositions commençaient à se répandre hors Paris, hors de la France.

Le lundi 10 septembre 1838, eut lieu à l'Académie royale de musique, la première représentation de *Benvenuto Cellini*, opéra en 2 actes, texte d'Alfred de Vigny et A. Barbier. Cette belle partition ne fut pas appréciée à sa juste valeur et l'échec lamentable qu'elle subit porta un coup sensible à Berlioz.

Le dimanche 16 décembre 1838, il donnait une séance musicale au Conservatoire. Le fameux violoniste *Nicolo Paganini* assistait au concert ; deux jours après il écrivit à Berlioz le billet suivant : « Mon cher ami, Beethoven mort, il n'y avait que Berlioz qui put le faire revivre ; et moi qui ai goûté vos divines compositions dignes d'un génie tel que vous, je crois de mon devoir de vous prier de vouloir bien accepter comme un hommage de ma part, vingt mille francs qui vous seront remis sur la présentation de l'incluse (*). Croyez-moi toujours votre affectionné.

Paris, le 18 décembre 1838, *Nicolo Paganini.*

Berlioz répondit sur le champ : 18 décembre 1838. « O digne ami et grand artiste » comment vous exprimer ma reconnaissance!!! Je ne suis pas riche, mais, croyez-moi, le suffrage d'un homme de génie tel que vous me touche mille fois plus que la générosité royale de votre présent. « Les paroles me manquent, je courrai vous embrasser dès que je pourrai quitter mon lit où je suis encore retenu aujourd'hui. H. Berlioz ».

En 1842, Hector Berlioz prit la résolution hardie et originale de faire entendre ses œuvres sous sa propre direction en dehors de la France. Il parcourut ainsi la Belgique, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Autriche, la Russie, etc., et fut partout accueilli avec la plus insigne faveur.

En 1855, *Benazet* le directeur des jeux de Baden-Baden l'engagea à venir diriger des concerts dans cette ville d'eau renommée. « Il me tint à ce sujet à peu près ce langage, raconte Berlioz : « Mon cher Monsieur, je donne beaucoup de concerts dans les petits salons du palais de la Conversation. Tous les pianistes du monde y viennent simultanément faire leurs exercices. On y entend les plus grands artistes et les virtuoses les plus excentriques ; on y voit des violonistes jouer de la flûte, des flûtistes jouer du violon, des basses chanter en voix de soprano, des sopranos chanter en voix de basse ; on entend même des chanteurs qui ne se servent d'aucune espèce de voix. Ce sont donc, en somme, de beaux concerts. Pourtant quoi qu'on prétende que le mieux est ennemi du bien, j'ambitionne le mieux. Voulez-vous venir à Bade organiser annuellement un grand concert festival ? Je mettrai à votre disposition tout ce que vous demanderez en chanteurs et en instrumentistes, pour former un ensemble en rapport avec les dimensions de la grande salle du palais de la Conversation, et surtout en rapport avec le style des œuvres que vous ferez exécuter. Vous composerez vos programmes, vous désignerez les jours de répétitions ; s'il vous manque certains artistes spéciaux dont le concours soit nécessaire, faites-les venir, promettez-leur de ma part ce qu'ils demandent ; j'ai confiance en vous, je ne me mêlerai de rien... que de payer !

O Richard, ô mon roi ! m'écriai-je éperdu, en entendant ces sublimes paroles. Quoi ! il y a un souverain capable de cela ? Quoi ! vous me laisserez faire ? Vous choisissez un musicien pour diriger une institution musicale, une entreprise musicale, une fête musicale ! Vous abandonnez les errements de toute l'Europe ! Vous ne prenez pas pour directeur de concerts un capitaine de vaisseau, un colonel de cavallerie, un avocat, un orfèvre ? Il est donc vrai ; Dieu a dit : Que la lumière soit ! et la lumière... est. Voilà le renversement des usages les plus sacrés. Vous êtes un ultra romantique, on va crier haro ! sur vous. On cassera vos vitres ! Vous allez être horriblement compromis ; les autres souverains retireront leurs ambassadeurs.— N'importe, répliqua M. Benazet, dût le concert européen être bouleversé, j'y suis résolu, c'est entendu ! Je compte sur vous ! »

(*) Ce billet contenait ces mots : Monsieur le baron, je vous prie de vouloir bien remettre à M. Berlioz les vingt mille francs que j'ai déposés chez vous hier.
Recevez, etc. Paganini.

C'est à Baden-Baden, en 1836, que je vis Berlioz et fit sa connaissance ; quoique je fusse très jeune, à cette époque, l'impression qu'il me fit est encore aussi vivace qu'au premier jour de notre rencontre. Mon frère qui le connaissait personnellement, me présenta au célèbre artiste : Je vis un homme un peu maigre, se tenant très droit, d'une figure mobile, expressive et intelligente ; de longs cheveux roux un peu grisonnants et un nez d'aigle complétaient cette physionomie très caractéristique. Je le vis également diriger un concert. Berlioz dirigeait avec une grande nervosité et battait souvent la mesure avec ses deux bras à la fois et en faisant de grands gestes. Il m'est impossible d'accompagner l'artiste dans toutes ses pérégrinations à travers l'Europe. J'ajouterai seulement quelques détails sur les *Troyens à Carthage*, tragédie lyrique en 5 actes, paroles et musique de Berlioz, dont la 1re représentation eut lieu au *Théâtre Lyrique*, à Paris, le 4 novembre 1863. Ce ne fut pas sans des peines infinies que Berlioz parvint à mettre en scène cette œuvre monumentale.

« Je l'ai déjà dit — écrit-il — pour que je puisse organiser convenablement l'exécution d'un grand ouvrage tel que celui-là, il faut que je sois le maître absolu du théâtre, comme je le suis de l'orchestre quand je fais répéter une symphonie ; il me faut le concours bienveillant de tous et que chacun m'obéisse sans faire la moindre observation. Autrement, au bout de quelques jours, mon énergie s'use contre les volontés qui contrarient la mienne, contre les opinions et les terreurs plus puériles encore dont on m'impose l'obsession; je finis par donner ma démission, par tomber énervé et laisser tout aller au diable. Je ne saurais dire ce que Carvalho (le directeur du Théâtre Lyrique), tout en protestant qu'il ne voulait que se conformer à mes intentions et exécuter mes volontés, m'a fait subir de tourments pour obtenir les coupures qu'il croyait nécessaires. Quand il n'osait pas me les demander lui-même, il me les faisait demander par un de nos amis communs. Celui-ci m'écrivait que tel passage était dangereux, celui-là me suppliait, par écrit également, d'en supprimer un autre. Et des critiques de détails à me faire devenir fou !

— Votre rapsode qui tient à la main une lyre à quatre cordes, justifie bien, je le sais, les quatre notes que nous fait entendre la harpe dans l'orchestre. Vous avez voulu faire un peu d'archéologie. — Eh ! bien — Ah ? c'est dangereux, cela fera rire. — En effet, c'est bien risible. Ha, ha, ha, ma tétracorde, une lyre antique faisant quatre notes seulement ! ha ! ha ! ha ! — Vous avez un mot qui me fait peur dans votre prologue.— Lequel? — Le mot *triomphaux*.— Et pourquoi vous fait-il peur? n'est-il pas le pluriel de triomphal, comme chevaux de cheval, originaux d'original, madrigaux de madrigal, municipaux de municipal ? — Oui, mais c'est un mot qu'on a pas l'habitude d'entendre.— Pardieu, s'il fallait dans un sujet épique n'employer que les mots en usage dans les guinguettes et les théâtres de vaudeville, les expressions prohibées seraient en grand nombre et le style de l'œuvre serait réduit à une étrange pauvreté. — Vous verrez cela fera rire. Ha ! ha ! ha ! triomphaux ! en effet, c'est drôle ! *triomphaux !* C'est presque aussi bouffon que *tarte à la crême* de Molière. Ha ! ha ! ha ! — Il ne faut pas qu'Enée entre en scène avec un casque.— Pourquoi ?— Parceque Mangin, le marchand de crayons de nos places publiques, lui aussi, porte un casque ; un casque du moyen-âge il est vrai, mais enfin un casque et les titis de la quatrième galerie se mettront à rire et crieront : ohé ! c'est Mangin !

(A suivre.)

La Musique à Genève.

Pas grand chose à signaler au point de vue musical dans cette quinzaine de fêtes. Chacun s'est reposé, ce qui est une façon de parler, car on ne se repose jamais moins qu'à cette époque — pour pouvoir d'autant mieux recommencer à se gorger de musique en 1904. — C'est M. Maurice Darier jeune violoniste de Genève, qui a attaché le grelot.